

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE
SCIENCES ET INDUSTRIE
DE LYON

1918-1921



LYON
SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE A. REY
4, RUE GENTIL, 4
—
1922

labour de l'année suivante, elle constitue l'unique engrais que reçoit le terrain, le rendement est très faible, 7 à 8 quintaux à l'hectare, c'est, une culture extensive qui ne vise aucunement au rendement.

Comme toutes ces opérations se font sur place à la machine, le fermier peut ainsi tirer parti de sa récolte, il opère sur des terres vierges possédant des réserves de matières nutritives suffisantes pour faire pousser le blé, il pourra donc continuer à appliquer cette méthode jusqu'à ce que ces ressources soient épuisées.

La conférence de M. Snapp nous montre que la production du bétail est encore plus spécialisée et se partage entre deux régions tout à fait différentes. Les Etats producteurs sont divisés en deux zones : ceux qui produisent le bétail, ce sont les Etats de l'Ouest, ceux qui l'achètent aux pays producteurs pour les engraisser, ceux ci sont les Etats situés immédiatement à l'est du Mississipi où ils constituent ce qu'on appelle le « Corn belt » (ceinture de grains) et qui notamment fournissent en quantité du maïs employé pour engraisser. C'est ce que font à moins longue distance et sur une échelle plus réduite nos éleveurs du Charollais et du Nivernais dont certaines prairies sont consacrées à l'élevage des veaux, tandis que d'autres sont des prés d'embouche. Notre méthode est sans doute plus perfectionnée et donne des résultats meilleurs, d'autant plus que, par le temps de sécheresse, nous pouvons remédier à la pénurie de l'herbe par un apport de grains. Les risques de longs voyages sont épargnés de la sorte au bétail qui n'a plus à les subir que pour la vente sur les marchés.

L'ÉLEVAGE DES VOLAILLES EN AMÉRIQUE

L'élevage des volailles, tel que nous le décrit le lieutenant Strong, se fait sur une échelle presque inconnue en France jusqu'à présent.

Il ne s'agit pas ici de l'élevage de la volaille fine, et je me demande s'il serait possible, même à des Américains, de donner à ce propos des leçons à nos fermières de Bresse. Le sujet traité par le lieutenant Strong est celui d'un élevage destiné à la production des œufs en grand, et je crois que, de son exposé, nous pouvons recueillir des observations profitables tant pour les conditions favorables à la ponte que pour les soins à donner aux volailles.

M. Strong, actuellement professeur à l'Université de Beaune, est un aviculteur de profession qui gagne sa vie comme éleveur de volailles. Il fait ce métier depuis six ans, auparavant il avait passé six années à la Bourse, mais las de l'existence des villes, il s'est adonné à un métier campagnard, et ce sont ces expériences qu'il nous a exposées.

C'est donc son expérience qu'il va nous raconter en nous expliquant le

fonctionnement d'une ferme à poules, la sienne, d'une étendue de 40 hectares, où l'on ne fait que des poules ! Encore ne se croit-il pas un grand éleveur !

La poule, dit-il, n'est pas un animal difficile à élever. Tout le problème consiste à la placer dans les conditions de soleil, d'exercice et de nourriture qui lui sont favorables, et de l'y maintenir autant que possible, même dans la mauvaise saison.

Cependant, n'allez pas croire qu'on s'improvise éleveur. A toute chose il faut un apprentissage, et vous ferez sagement de débiter comme employé chez un producteur, pendant quelques mois, même sans salaire. C'est de l'argent que vous gagnerez plus tard.

Installation. — En vous établissant pour votre compte, choisissez d'abord soigneusement le terrain de votre élevage. Les deux grands ennemis des poules sont l'humidité et les courants d'air. Préférez un terrain sec, en pente, donnant au sud ou à l'est. Un verger est un lieu idéal, car il présente des alternatives d'ombre et de soleil. Et il faut que les poules puissent se mettre à l'ombre.

Pour que le poulailler soit sain, établissez le plancher de la façon suivante : du papier goudronné, et par dessus une couche de béton. Ainsi l'humidité n'y pénétrera pas ; vous pourrez aussi le garnir d'une litière de paille de plusieurs centimètres, très utile pour maintenir la chaleur dans les abris, et aussi pour une autre raison que nous expliquerons en parlant de la nourriture.

A première vue, il semble que cette litière soit une cause de saleté et risque de communiquer aux poules de la vermine. Cet inconvénient n'existe pas, paraît-il, et il suffit de la changer tous les mois, à condition de procéder, à chaque nettoyage, à une désinfection par une pulvérisation au crésyl. Dans ces conditions, les poules n'ont pas de parasites.

M. Strong est l'ennemi du perchoir, au moins du perchoir à barres superposées. Car, dit-il, les poules sont comme les humains. Elles jouent des coudes, ou plutôt des ailes, afin de s'élever le plus haut possible sur l'échelle sociale. Elles se disputent, se heurtent, se froissent, pour se tasser sur les échelons supérieurs dans une promiscuité qui leur est nuisible.

Nourriture. — La nourriture consiste en trois repas par jour. Le matin, du grain, à raison de $\frac{3}{5}$ d'avoine et $\frac{2}{5}$ de blé. Le grain doit être jeté à travers la litière de paille. Car la poule a besoin de faire de l'exercice, de gratter, et il faut l'obliger à chercher sa nourriture.

Le repas de midi consiste en un mélange de son, de maïs en poudre et

de viande cuite avec un peu de sel. Il est donné dehors, car il est nécessaire que les poules sortent régulièrement. Nous le savions déjà, et il est certain que la ponte est plus abondante quand les poules ont une certaine liberté.

Le dernier repas (une heure ou deux avant le coucher), consiste en maïs pilé et blé. Ces graines sont jetées sur la litière comme le matin, mais plus superficiellement, afin que l'exercice pour les recherches soit moins actif.

Il faut, en plus, mettre à la disposition des animaux, du gravier, du charbon de bois et des écailles d'huîtres, ces dernières pour leur fournir la chaux nécessaire à leur alimentation.

Veiller à leur donner de l'eau pure. C'est très important, car la plupart des maladies de poules viennent de l'eau. Il faut rincer à l'eau chaude les récipients à leur usage.

Récolte des œufs. — Les œufs doivent être récoltés au moins deux fois par jour. Cela suppose évidemment une race de poules qui pondent régulièrement dans les nids et ne dispersent pas leurs œufs de tous côtés.

Ne jamais vendre un œuf trouvé dehors, même s'il est chaud, car cela ne prouve pas qu'il soit frais. Il est fort possible qu'il ait été recouvert par une poule qui l'a découvert, et cela n'aura fait que « l'avancer » davantage. Tenez à la réputation de vos produits, ce n'est pas un bénéfice que d'en vendre de qualité-douteuse. Vous aurez très vite une clientèle régulière quand vos œufs auront la réputation d'être vendus très frais.

Profits. — On doit commencer avec un petit élevage, une vingtaine de poules, pas plus, et augmenter au fur et à mesure que l'on acquiert de l'expérience. Il y a un nombre qu'il ne convient pas de dépasser. Un homme ne peut s'occuper au maximum que de 1.200 à 1.300 poules. S'il en tient davantage, il lui faudra un domestique qui ne fera pas autant de travail ni ne prendra autant de soin que le maître. Le domestique désintéressé est une utopie.

M. Strong calcule que son élevage lui rapporte 5 % du capital engagé, plus 6 à 7 francs par an et par poule. C'est une moyenne qui est rarement dépassée. Il cite l'exemple unique de deux dames du Connecticut qui sont arrivées à un bénéfice de 12 fr. 50 par poule.

Une poule commence à rapporter comme pondeuse vers l'âge de six mois. Sa carrière de bonne pondeuse dure ensuite quinze mois. Il ne faut pas s'encombrer de poules ayant dépassé cette limite. Mais il convient d'en garder comme reproductrices, car elles sont meilleures pour cet office que des individus jeunes. Arrivées à l'âge adulte elles sont plus

fortes, mieux membrées, ont un squelette mieux formé et donnent naissance à des sujets plus vigoureux.

Races. — Les races à employer pour la ponte sont plus spécialement les Leghorn et la Bramhapoutre. Observons ici qu'il faut alors se spécialiser dans la production des œufs, car, chez nous au moins, la Leghorn est considérée comme immangeable et un élevage de ce genre supprimerait tout profit à retirer de la vente des sujets comme volaille à consommer, une fois leur carrière de poule pondeuse terminée.

*
**

En Amérique, qu'il s'agisse de la volaille, du bétail, du blé ou des fruits, tous les agriculteurs sont des producteurs en gros et tous sont des spécialistes. C'est vraiment le pays de la monoculture.

Or, la monoculture, la monoculture absolue, a ses avantages et ses inconvénients. Pour que les Américains s'y adonnent d'une manière si caractéristique, il faut bien qu'ils soient parvenus à en retirer tous les avantages et à en éviter les inconvénients.

Tous les renseignements qui nous ont été donnés par M. Strong se réfèrent naturellement à la période antérieure à la guerre et ils ne sont probablement pas encore redevenus exacts aujourd'hui.

Il y a eu, à la consommation des céréales, des restrictions en Amérique, comme en France, et il est certain que les grands aviculteurs de l'autre côté de l'Atlantique ont dû restreindre leurs basses-cours parce qu'ils ne pouvaient pas nourrir leurs volailles. Le prix des œufs a dû naturellement s'en ressentir en Amérique, comme en France. Dans quelle mesure la hausse a-t-elle compensé la diminution nécessaire de la production? La question n'a pas été posée à l'aviculteur américain. Je le regrette. Le renseignement aurait été précieux pour nous; car je ne sais pas s'il y a en France des spécialistes d'aviculture assez strictement spécialistes pour y répondre.

LA CULTURE FRUITIÈRE EN AMÉRIQUE

*Conférence sur la culture fruitière en Amérique, par M. FLETCHER,
professeur au collège de Pensylvanie.*

Comme toutes les exploitations agricoles en Amérique, la culture fruitière y présente les caractéristiques suivantes :

1° Eloignement des débouchés. Il n'y a pas de marché local : on ne produit pas pour la ville voisine, mais on expédie à des 2.000 et 3.000 kilomètres de distance.